

1/4 - enfance

# poupées de stress, poupées de sang

**Certains parents prennent le destin de leur enfant en main dès leur plus jeune âge et ne le lâchent plus, au risque de le briser... le prix à payer pour faire carrière dans le tennis.**

A l'origine, on retrouve souvent l'illusion d'un père, d'une mère, tennisman raté, option besoin de reconnaissance exacerbé. Pour peu que le mouflet montre quelques aptitudes une raquette à la main et la machine à vivre son rêve par procuration est lancée, des pères (ou plus souvent des mères) s'improvisent producteurs de champion. Ce phénomène est particulièrement aigu dans le tennis, sport hautement rémunérateur, dont « l'environnement est un milieu propice aux excès », selon Patrick Favière, ancien entraîneur national aujourd'hui conseiller technique régional à la ligue de Paris. Martina Hingis, Mary Pierce et Rafael Nadal pour ne citer qu'eux, ont été formés au sein d'une cellule familiale. Mais pour Patrick Favière : « ces réussites sont l'arbre qui cache une forêt de désillusion ».

Chez certains, la médiatisation de ces succès fait naître l'espoir d'un enfant-star du tennis... à tout prix. C'est comme ça qu'on retrouve des mômes de 6 ou 7 ans dès six heures du matin au fond des courts. Cornaqués par des géniteurs clones d'entraîneurs soviétiques, ils sont soumis à une tension psychologique bien trop lourde pour leur âge. L'ancien formateur s'en alarme : « on n'a aucun recul sur ce phénomène » Longtemps chargé des équipes féminines françaises, il a observé les ravages que provoque ce type d'entraînement sur de très jeunes joueurs et les excès délirants de certains adultes : « Je me souviens d'un cas extrême où le père d'un joueur l'enfermait dans le coffre de sa voiture sur le chemin du retour lorsqu'il perdait un tournoi ! » Souvent, les parents se défendent par un « s'il y arrive, il sera content ! » Mais devenir un champion est-il forcément épanouissant ? Patrick Favière, loin du robot à fabriquer des vainqueurs de Grand Chelem, en doute : « la réussite se fait souvent au détriment d'une construction personnelle

stable ». Ces sportifs ont du mal à nouer des relations avec les autres et à l'âge adulte, le tendre entraîneur remarque que « beaucoup de joueuses ne se marient pas et n'ont pas d'enfant après leur carrière pro ».

Jean-Marie Goyheneche, psychiatre du sport chargé des équipes de France de rugby, le confirme. Les jeunes sportifs sont parfois soumis à « des situations de surpressions permanentes et à la longue destructrices ». Devenu l'objet d'un culte de la réussite de la part de leurs parents et/ou entraîneur, ils réduisent leur personnalité à leur performance.

« Souvent, il y a des problèmes de perfectionnisme extrême, ajoute le médecin, on prend l'habitude de ne jamais s'arrêter puisqu'on peut faire toujours mieux ». A terme, il y a le risque de trop tirer sur la corde. « Il y aura toujours un argument pour retourner bosser, ce qui ne laisse pas d'autre choix au sportif que d'aller à la rupture ». La rupture, autrement dit la blessure. Nette. Et surtout sans appel.

## « Arrêter, c'est casser le rêve des parents »

Dans son bureau tout neuf de la Ligue de Paris, Patrick Favière se souvient de ces blessures à répétition... des « signaux d'alarme » de joueurs à la dérive . « Les enfants se rendent vite compte que la réussite est très difficile, mais ils continuent pendant longtemps, même s'ils n'en ont plus envie, pour éviter les conflits avec les parents » témoigne l'ex-entraîneur.

Dans son cabinet, Jean-Marie Goyheneche a ainsi reçu un jeune tennisman de 12 ans. « Il était dans un état de saturation mentale, analyse le psychologue, tout lui coûtait ». Ses parents ont finalement accepté l'idée d'un break et « il s'est senti allégé d'un poids énorme ». Si l'adolescent est aujourd'hui parfaitement heureux loin des courts, ces parents, eux, doivent encore faire leur deuil de leur petit champion. Arrêter, pour un jeune sportif, c'est aussi casser le rêve de ses parents.

D'après Patrick Favière, le phénomène des parents-entraîneurs-gourous serait plus développé chez les filles, pour qui

Marius, 14 ans, tennis

« la compétition est plus traumatisante que pour les garçons ». On le sent à la fois ému et un peu révolté quand il évoque ces jeunes joueuses, « devenues les objets de leur père ». « Elles ont un sentiment de culpabilité énorme par rapport à l'investissement dont elles font l'objet ». Ils sont en effet nombreux à avoir mis leur carrière professionnelle entre parenthèses pour s'occuper de celle de leur progéniture, sans pour autant en avoir les capacités. Un corps en pleine croissance ne supporte pas des doses massives d'effort physique. A trop rechercher la performance, certains parents en viennent à casser leur joli jouet : « J'ai vu une jeune fille de 18 ans avec un dos en morceaux ! » s'insurge Patrick Favière. Tous les parents ne sont pas pour autant les geôliers de leur gosse. Olivier Sternbach, professeur de tennis, a choisi d'entraîner son fils Joachim, numéro un français chez les cadets, pendant quelques années pour « le préserver » justement. « Je le connais bien et je sais la charge de travail qu'il peut supporter, tant physiquement que psychologiquement », affirme le père. Deux heures d'entraînement quotidien, du lundi au samedi et six heures de préparation physique hebdomadaire, on est loin des rythmes stakhanovistes imposés à certains petits champions.

## Des mômes qui 'bouffent' leur adversaire

Olivier Sternbach précise que son fils, lui, « n'est pas un champion », « c'est un jeune espoir. On ne peut pas parler de champion à cet âge. J'en ai suffisamment vu défiler pour savoir que la route est encore longue ». Joachim acquiesce de son côté. Plutôt solitaire le garçon, mais visiblement bien dans ses baskets poudrées de la terre battue de son club de Saint-Maur dans le Val-de-Marne. Les désaccords père-fils sont liés à l'école où les résultats plongent depuis que le rythme des tournois s'accélère. Sortir du système scolaire ? « Certainement pas ! » La réponse fuse chez l'entraîneur qui retrouve immédiatement son rôle de papa poule :

« On ne sait jamais ce qui peut arriver ». Une précaution dont beaucoup se passent. Ces traqueurs de rentabilité choisissent de déscolariser leur enfant, qui n'ont plus d'autre choix que de réussir. Jean-Marie Goyheneche évoque ainsi cette jeune joueuse qui subit une pression accrue depuis que ses parents lui ont fait arrêter les études sur les conseils de son entraîneur. « Elle éprouve un sentiment de dette qui fait que toute contre-performance est dramatisée », explique le psychologue. Pour gérer cette pression, les sportifs limitent leur univers. « On raisonne en terme de performance, de rentabilité, déplore-t-il, l'interactivité avec les autres est réduite au sport ». Isolés de tout ce qui n'est pas tennistique, les joueurs manquent souvent de la maturité nécessaire pour prendre du recul. Pris en charge depuis leur petite enfance, on ne leur demande qu'une chose : jouer. Un terme paradoxal tant le jeu semble devenu sérieux. Face aux excès d'encouragement de certains parents, la voix de Patrick Favière se fait sourde : « On a de plus en plus d'enfants en pleurs sur les courts ». Des mômes un peu trop doués qui ont peur de se faire engueuler si jamais ils ne « bouffent » pas leur adversaire. Les cas de violence sur les courts, de tricheries même, se multiplient, mais comment s'en étonner quand on voit le comportement hystérique de certains adultes. Pour ces petits as du tennis, le sport n'est plus tout à fait un jeu, alors pourquoi en faire des jouets ?

Marion Senant  
Photographie Cécile Henryon